

MISS ELSE

D'après Arthur Schnitzler | Jeanne Dandoy

01.10 > 11.10

« L'hôtel est loin, si loin. Des petits points lumineux d'un château irréel. Il abrite tant de salauds parfaitement réels. »



Entretien avec Jeanne Dandoy

Peux-tu nous raconter la genèse du spectacle ?

Dans beaucoup de mes spectacles, je traite de la question de l'abus de pouvoir sous diverses formes. Le spectacle précédent par exemple, *Le pélican*, était une adaptation de la pièce de Strindberg (par le même duo d'auteurs que je forme avec Lionel Ravira) qui traitait de l'abus de pouvoir, de la domination sur les membres de sa famille, sur son personnel, et traitait aussi de l'inceste et du déni. *Miss Else* est un spectacle qui fait un peu écho au Pélican. C'est aussi une adaptation d'un texte qui fait partie des classiques de la littérature. Chez Schnitzler, le prisme est souvent celui de la jeune fille qui finalement l'a bien cherché, de l'allumeuse hystérique responsable de ce qui lui arrive, mais dont on a un peu pitié. Personnellement, je ne voyais pas du tout les choses comme ça, et plus je le relisais, plus je réalisais à quel point ce qui lui arrive était horrible : elle a des parents qui l'envoient se prostituer, elle est beaucoup trop jeune pour arriver à dire « non ». Le personnage est souvent attaqué sur son hystérie et sa futilité, mais je pense qu'elle est vraiment intelligente et forte. Pour ce qui est de l'aspect futile, il me semble que c'est le cas de tous les enfants, qui rêvent de plein de choses très naïves. Concernant l'aspect hystérique du personnage... Traiter les femmes d'hystériques est une chose qui m'insupporte. Les femmes ont des variations hormonales que les hommes n'ont pas et on le sait. L'auteur situe volontairement le texte au moment où Else va avoir ses règles et il en parle beaucoup dans le texte - c'est assez singulier pour un homme de décider de faire ça, - mais l'hystérie était un concept tendance à l'époque (qui a depuis fait recette hélas) et on sait que Schnitzler fréquentait Freud par exemple... Par ailleurs, on doit à Schnitzler cet apport à la littérature, le monologue intérieur... Et puis, plus nous discutons, Lionel Ravira et moi, plus nous réalisons qu'il s'agissait en fait de l'abus d'un adulte sur une enfant. Cela m'a particulièrement

touchée. J'ai donc décidé de travailler ce texte de cette manière, en mettant beaucoup plus en avant ce point. J'ai par contre gardé le principe d'être dans la tête du personnage tout le temps, dans son « flux intérieur » et puis son côté fantasmatique. Elle s'imagine des choses et j'étais intéressée par le fait de traiter d'une zone de flou. Le spectacle évoque la question de l'abus de pouvoir mais aussi du consentement. Quand est-ce qu'on le donne, quand est-ce qu'on ne le donne pas, et est-ce que parce qu'on l'a donné (très jeune), l'autre a tous les droits, etc. Entre le moment où j'ai commencé à travailler sur le projet et maintenant, il y a un livre complètement référence qui est sorti, qui s'appelle *Le consentement* de Vanessa Springora. Ce livre nous a confortés dans nos choix. Ce n'est pas parce qu'on dit « oui » que le consentement est éclairé. En France par exemple, un adulte peut violer une petite fille de 11 ans et l'on peut dire qu'elle était « consentante », ce qui ne qualifiera pas l'acte de viol. Je ne comprends pas ça et j'estime qu'être adulte c'est protéger l'enfant, et notamment des désirs qu'il a. Nous voulions donc parler de cette jeune fille, cet enfant, qui s'approche un petit peu trop près du feu et qui, bien qu'elle veuille dire « non », ne le peut plus. Après, avec ses parents, il y a une histoire plus compliquée que cela, qui est de demander de l'argent à quelqu'un en échange d'un « service ».

Sur le plateau, il s'agit d'un duo d'acteurs. Comment les as-tu choisis ?

J'ai beaucoup cherché. Je voulais trouver les personnes, les actrice et acteur les plus justes. Ça faisait très longtemps que je voulais travailler avec Alexandre Trocki. Nous avons déjà joué ensemble, mais je ne l'avais jamais mis en scène, et je savais qu'il en avait envie aussi. Et puis c'est une Rolls Royce... Une classe infinie d'acteur. Pour Epona Guillaume, c'est plus complexe. Le projet a beaucoup évolué, j'avais d'abord pensé à une autre actrice en fonction des précédentes options. Et

puis, de fil en aiguille cela ne s'est pas mis. Et j'ai fait des auditions. Je cherchais des comédiennes qui puissent avoir cette spontanéité particulière que l'on a à l'adolescence. J'avais vu jouer Epona dans les spectacles d'Anne-Cécile Vandalem. C'est une actrice qui joue depuis ses 8 ans, qui n'a pas encore fait d'école, mais qui est professionnelle. Et comme elle n'a pas de formation d'actrice et qu'elle a 19 ans, quelque chose de très brut reste malgré tout (elle se souvient bien comment c'était d'avoir 15 ans) et c'est exactement ça que je souhaitais pour ce personnage. Et un imaginaire, une fraîcheur, toute en finesse et générosité.

Tu as modifié le parcours de Else. Pourquoi ce choix et quel était l'axe principal de ton adaptation ?

C'était vraiment la question du consentement. Dans le parcours du personnage, nous n'avons modifié que la fin, mais l'histoire est bien la même. Elle est en vacances avec sa tante et son cousin, elle reçoit des messages de ses parents qui lui demandent d'aller demander de l'argent pour sauver le père, à un monsieur riche qui va profiter de la situation. Dans le texte de Schnitzler, on a l'impression qu'à la fin, elle va mourir en se suicidant. Quand on lit bien, on se rend compte qu'il y a beaucoup de chances pour qu'elle s'en sorte, puisqu'elle appelle à l'aide et que son cousin est gynécologue donc médecin... Je ne peux pas croire que Schnitzler aie choisi cette profession au hasard. Elle dit aussi qu'elle ne veut pas mourir et répète « J'ai pris six cachets, est-ce que c'est assez pour mourir ? ». Nous sommes donc partis du principe que l'on pouvait la sauver. En plus de cela, c'est une autre époque aujourd'hui que celle de Schnitzler, et nous voulions qu'une femme abusée, violée, ne se sente pas honteuse au point de vouloir mettre fin à ses jours, que ça ne soit pas cette fatalité-là. Nous voulions raconter l'histoire d'une jeune fille qui est forte et qui se dit que, malgré les épreuves qu'elle traverse, elle vaut mieux que ça. Je pense que, de manière générale, on a besoin d'autres modèles, de se raconter d'autres histoires, de voir d'autres héroïnes. En

ce qui concerne les héros, il n'en manque pas, mais du côté féminin, on a l'impression que les héroïnes doivent toujours se sacrifier. C'est le syndrome « James Bond girl ». Et moi je n'avais pas envie d'une nouvelle histoire de ce type, l'éternelle jeune fille sacrifiée... non merci. Mais nous l'avons adaptée à l'époque actuelle, et ce personnage masculin évolue dans le milieu artistique puisqu'il est passé de marchand d'art à acteur. Dans le milieu artistique cela peut tout à fait arriver, et l'exploitation d'enfants y existe, malheureusement..

Est-ce que tu as l'impression que l'on parle de plus en plus de consentement ?

Oui, je pense que c'est le cas ici, dans cette partie du monde. C'est un sujet qui peut paraître à la mode parce qu'il y a eu – entre autres – ce livre de Vanessa Springora, le mouvement #metoo. Mais pour moi c'est comme si l'on disait « Le racisme, tu n'as pas l'impression qu'on en parle beaucoup ? C'est pas un peu trop à la mode ? ». Non, car il y a toujours des gens qui ne trouvent pas d'emploi, de logement, se font tabasser ou meurent parce qu'ils sont racisés. C'est toujours un problème alors que ça fait longtemps qu'on en parle. Ici, c'est la même chose. Depuis l'émergence du *Mouvement de Libération des Femmes*, ce n'est toujours pas résolu. Et je pense que ça agace et inquiète les hommes, certains hommes en tout cas, qui se demandent comment ils vont faire, pensent qu'aujourd'hui, « on ne peut plus rien dire ». J'ai envie de leur répondre qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, et que s'ils n'ont pas eu de comportements déplacés, s'ils ont respecté l'autre et se sont respectés eux-mêmes, ils n'ont pas à se tracasser.

Propos recueillis par Mélanie Lefebvre, Août 2020.

Générique du spectacle

TEXTE Jeanne Dandoy, Lionel Ravira d'après le roman d'Arthur Schnitzler

JEU Epona Guillaume, Alexandre Trocki

MISE EN SCÈNE Jeanne Dandoy **ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE** Judith Ribardière

DRAMATURGIE & CRÉATION VIDÉO Lionel Ravira **SCÉNOGRAPHIE & LUMIÈRES** Arié Van Egmond

STAGIAIRE LUMIÈRES Eric Deltour **CRÉATION COSTUMES & MAQUILLAGES** Emilie Jonet

STAGIAIRE COSTUMES Sofia Saerens **CRÉATION SONORE** Harry Charlier **VOIX OFF** Jeanne Dandoy

RÉGIE GÉNÉRALE Nicolas Oubraham **RÉGIE** Harry Charlier, Nicolas Thill **DIFFUSION** Valentine Siboni

CONSEIL PRODUCTION SERIALLILITH Manon Faure **CONSTRUCTION DÉCOR** Didier Rodot

UN SPECTACLE DE SERIALLILITH

COPRODUCTION Atelier Théâtre Jean Vilar, Théâtre de Liège, La Servante & DC&J Création.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Direction générale de la Culture, Service général des Arts de la scène, Service Théâtre, du Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge et d'Inver Tax Shelter. En partenariat avec le Théâtre des Martyrs.

REMERCIEMENTS À LUCIE GODERNAUX, MARTHA RESMINI, MARTHE DEGAILLE, MATHIAS VARENNE, MARION LORY, ELSA POISOT ET LES BRASSERIES DE LA SENNE.

A vos agendas

BORD DE SCÈNE

Ma 06.10 à l'issue de la représentation

Avec Mélanie Lefebvre, responsable de l'accueil et de la presse et l'équipe du spectacle.

PROCHAINEMENT

CONCERT : LES DEUX VISAGES D'ELSE

Avec Clara Inglese, *soprano*, Emilie Tack, *mezzo-soprano*, Jean-Philippe Collard-Neven, *piano / composition* et le Quatuor Amôn : Aymeric de Villoutreys & Julien Poli, *violons*, Eva Pusker, *alto*, Anne-Grabrielle Lia-Aragnouet, *violoncelle*.

En écho au spectacle « Miss Else »

07.10 à 20h15

PINK BOYS & OLD LADIES

Marie Henry | Clément Thirion

15 > 23.10

PHÈDRE

Jean Racine | Pauline d'Ollone

10 > 27.11